

Journal des traducteurs Translators' Journal

Supériorité du français ?

Félix de Grand'Combe

Volume 3, numéro 3, 3e trimestre 1958

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061505ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061505ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Grand'Combe, F. (1958). Supériorité du français ? *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 3(3), 137–138. <https://doi.org/10.7202/1061505ar>

¶ Supériorité du français ?

Peut-être, comme moi, avez-vous souvent entendu dire : "On ne sait vraiment bien une langue que quand on en connaît d'autres." Cette assertion peut, au premier abord, sembler paradoxale mais ce n'est là qu'une vaine apparence. En effet, c'est en comparant à notre idiome la pauvreté des autres que nous prenons conscience de sa richesse... et inversement. Pour l'instant, bornons-nous à l'examen de ce second point.

Combien est-il de gens parlant français pour se rendre compte que nous n'avons qu'un seul mot *gagner* pour exprimer deux idées tout à fait différentes. Ainsi je dis fort correctement : "Le mois dernier j'ai gagné 36,000 fr. en faisant des radio-émissions sur la vulgarité" (c'était le salaire de mon travail); et non moins correctement "J'ai gagné six millions au trente et quarante" (C'est faux, mais n'empêche.). Comment le Français, être raisonnable, peut-il ainsi confondre la rémunération légitime du travail et le profit aléatoire (oh combien!) d'un jeu de hasard? Mais n'abandonnons pas encore cet heureux chapitre du jeu. Avez-vous réfléchi que nous ne disposons que d'un seul terme *joueur* pour désigner l'amoureux de la roulette (the *gambler*) et celui qui ne joue à un jeu que pour se distraire (the *player*)? De même nous n'avons non plus qu'un seul vocable pour exprimer les deux idées différentes contenues dans le verbe *être* qui en ont chacune un en espagnol "*ser*" être, avec entière exclusion de la situation présente momentanée et "*estar*", être au sens d'état accidentel et fugitif.

Avez-vous réfléchi que dans notre langue qui se targue d'être si claire et si précise, le même mot *hôte* — incroyable dictu — signifie indifféremment celui qui offre l'hospitalité (*host*) et celui qui la reçoit (*guest*) ?

Et que dire encore des ambiguïtés résultant du fait que nous n'avons qu'un mot pour désigner le *beau-père* (*step-father* et *father-in-law*) et la belle-mère (*step-mother* et *mother-in-law*), difficulté qui naturellement se reproduit pour *beau-frère* et *belle-soeur*...

Comment un étranger pourrait-il deviner que *beau-frère* signifie aussi bien (je veux naturellement dire "aussi mal") le mari de la belle-soeur que le frère de la femme? De cette absurdité, Planiol a fait justice dans son *Traité de Droit Civil* et, mieux encore, la Cour de Cassation (pour une fois bien inspirée), l'a définitivement mise au point par son arrêt du 15 avril 1905 précisant le sens absolu et non extensible de l'article 32 du Code d'Instruction Criminelle en matière de témoignages d'*alliés* non recevables sous la foi du serment, le mari d'une belle-soeur n'étant nullement un allié.

Ce ne sont pas là les seuls exemples de l'indigence de notre vocabulaire. N'est-il pas déplorable que nous n'ayons qu'un seul mot pour exprimer des sens aussi différents que ceux que traduit le verbe *aimer* dans "il aime (*loves*) sa fiancée" et "il aime (*likes*) les tripes". Et si je dis à propos de cette fiancée : "Il la *peignait* ce matin", comment mon lecteur (je ne dis pas mon auditeur) saura-t-il si c'est avec un pinceau ou avec un démêloir ?

Et ceux d'entre nous qui sont nés dans l'autre siècle se rappelleront le chansonnier humoriste Jules Moy qui louait le Seigneur à l'église tandis que la chaisière y louait les prie-Dieu.

Aussi bien, vous qui savez l'allemand, avez sans doute constaté que cette langue dispose de termes très commodes et qui nous manquent comme par exemple : *Geschwister*, pour désigner l'ensemble des frères et soeurs...

J'en ai déjà assez dit pour vous donner conscience de l'infériorité du français vis à vis d'autres langues. Mais "conscience", que vais-je dire là? Pour les divers sens de ce mot, il y a trois termes en anglais dont on emploierait indiscutablement l'un et non les deux autres pour traduire chacune des trois expressions suivantes "Je n'ai pas la conscience tranquille" (*conscience*); "j'ai conscience qu'on me surveille" (*consciousness*), et enfin : "j'accomplis mon travail avec conscience" (*conscientiousness*) !

Et naturellement pour bien savoir le français, il est encore d'autres langues qu'il convient de ne pas ignorer. Vous avez déjà deviné qu'il s'agit du latin et du grec. L'autre jour, dans une réunion où l'on me demandait de déclarer ma profession je vis plusieurs personnes sourire discrètement lorsque je répondis : "Profes-

seur émérite". Je suis certain qu'elles m'accusèrent *in petto* de manquer de modestie. Elles n'auraient pas souri si elles avaient su que *emeritus* s'appliquait à un ancien soldat et que, aujourd'hui, ce titre échoit normalement et officiellement à certains fonctionnaires retraités de l'Enseignement Supérieur. N'ai-je pas en outre récemment entendu une brave dame affirmer qu'"il était très regrettable qu'un certain magasin fût vide de clients, alors qu'il était pourtant excellemment achalandé." Elle ne se doutait certainement pas du sens du mot qu'elle venait d'employer : *achalandé* voulant dire exclusivement "bien pourvu de chalands, c'est à dire de clients".

Il y aurait vraiment une fort intéressante étude à faire sur les ambiguïtés du français et les moyens d'y remédier. En attendant je compte sur mes aimables lecteurs pour me renvoyer la balle et nous démontrer victorieusement les supériorités du français.

Félix de Grand'Combe, Nice.



¶ *Conservatisme linguistique en Grande-Bretagne*

Sauf en temps de guerre — et parce que, alors, c'est une question de vie ou de mort, — les différents peuples répugnent à adopter les institutions ou les usages en vigueur chez leurs voisins, même lorsque ceux-ci sont incontestablement supérieurs aux leurs. Peut-être cette constatation s'applique-t-elle plus particulièrement à la Grande-Bretagne. En tout cas, c'est ainsi qu'il a fallu attendre la première guerre pour que ce pays adopte le cadran de 24 heures; les hostilités terminées, il s'empressa de reprendre la méthode désuète des "A.M." et des "P.M.". Naturellement elle n'a pu se dispenser de conserver les 24 heures pour les horaires de ses compagnies d'aviation aux trajets mondiaux où cet archaïsme eût sans doute provoqué des accidents supplémentaires.

Semblablement, pour son usage domestique, la Grande-Bretagne est restée fidèle aux antiques mesures de longueur, de surface, de volume, de capacité, de poids, système aussi compliqué que désuet où figurent *inch, yard, chain, furlong* et *mile* pour les mesures de longueur terrestres, car en mer elles sont différentes; puis *rod, perch, acre* mesures de capacité; *grain, dram, ounce, pound, quarter* pour les mesures de poids; *farthing, penny, shilling, half-crown, crown, pound sterling* pour les monnaies. En dehors de ces dernières, je ne suppose pas qu'il existe un seul Anglais qui les connaisse toutes; du moins aucun d'eux ne peut ignorer qu'il n'existe aucun rapport simple entre elles.

Quels arguments les Britanniques, gens surtout pratiques, paraît-il, peuvent-ils mettre en avant pour se refuser à effectuer des changements qui nous paraissent indispensables? Oh! c'est bien simple. De nos jours, affirment-ils, une telle réforme serait infiniment plus compliquée que lorsqu'elle fut instituée dans les autres pays. Ce n'est que trop exact, mais ce raisonnement est aussi déraisonnable qu'exact. En effet cette complication ne fera que s'accroître à mesure que l'on attend davantage.

De nos jours, le commerce et l'industrie deviennent de plus en plus internationaux: en conséquence le besoin augmente d'utiliser des mesures identiques dans tous les pays, d'autant plus que les démarcations entre la science et l'industrie tendent de plus en plus à disparaître.

On ne peut vraiment imaginer une politique nationale qui fasse preuve d'une plus courte vue que celle qui consiste à sacrifier l'intérêt des générations futures à l'égoïsme imprévoyant de la génération actuelle.

Félix de Grand'Combe, Nice.



¶ *Ecole d'Interprètes à Bruxelles:*

M. Henri van Hoof, traducteur juré près la Cour d'Appel de Bruxelles et Vice-président de la Chambre belge des Traducteurs et Interprètes, nous écrit à propos des